

L'ESPAGNE REPUBLICAINE

N°7 Samedi 11 Août 1945

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE



15, Allées Jean-Jaurès, Toulouse

Prix : 4 francs

LA TACHE DE L'ESPAGNE DEVANT LE RAYONNEMENT DÉMOCRATIQUE

L'accord de Potsdam a produit dans l'Espagne franquiste les effets d'une bombe atomique. Une élémentaire idée de justice sera à dissiper les aspects les plus complexes de l'ignominie.

La légalité républicaine en employant la force irrésistible de sa raison a pu enlever toutes les positions que Franco croyait avoir rendues inexpugnables en les mettant, à partir de 1939, à l'abri derrière d'indéniables faussetés et au moyen de nombreux intrigues courantes pendant cette époque néfaste.

La Démocratie a vaincu la puissance des armes portée à son maximum. En Angleterre, après avoir enlevé la victoire, elle a délogé M. W. Churchill du royaume qu'il avait choisi et dont, tel un idole, il rêvait de pouvoir faire un piédestal.

Il est facile maintenant d'accéder au pouvoir de la Démocratie de mettre fin à la farce de Franco.

La non-intervention qui a été proclamée pendant la lutte d'Espagne a favorisé les puissances qui, avec une armée de traitres, avaient pris l'offensive contre la Paix, ce qui est la véritable caractéristique de ces Etats qu'on a voulu qualifier d'Etats totalitaires. Mais elle a, de plus, cruellement livré à l'abandon une nation qui avait un gouvernement légal et qui résistait aux rebelles. L'Allemagne et l'Italie, grâce à elle, et par elle, étaient sûres qu'il ne serait pas tenu compte de leurs attaques injustifiées et criminelles.

Le parti labouliste, dès son arrivée au pouvoir, se souvient de toutes ces injustices, a compris qu'il fallait mettre un terme à cette non-intervention qui était à l'origine de tant de désastres et qui avait causé tant de morts.

Franco malgré son arrogance a vacillé, démontrant ainsi que sa base est tout à fait artificielle.

Sa déclaration en donne une preuve évidente. Pour lui les décisions de Potsdam sont le fruit de campagnes diffamatoires lancées par les réfugiés rouges, ne comptant pour rien ses propres menaces contre l'Angleterre, et même l'envoi de la trop fameuse division bleue.

Par contre il se croit le champion de la Paix et de la Culture humaine, oubliant, en employant ces mots faits d'idéal généreux, que la guerre d'Espagne était finie il a condamné à mort 36 000 espagnols, fait emprisonner sans respecter les droits légaux et sans jugement plus de 400 000 de ses compatriotes. Il oublie aussi qu'il a fait enfermer dans des camps de concentration tous les patriotes français, qui, pour défendre leur patrie et la liberté, traversaient dignement l'Espagne.

Il finit sa déclaration en formulant l'espérance que le jugement sévère dont il est l'objet aujourd'hui soit revisé, quand l'impatience sera calmée et les passions éteintes.

On ne peut mettre en cause, comme Franco, aucun Etat légitime, ni même aucun des rares qui ont pu rester neutres. Assez de raisons suffisamment notoires justifient amplement une telle sentence. Elles sont tellement graves que mieux vaut, par élégance d'esprit et par raisonnement, ne pas les examiner à nouveau pour n'avoir pas à les inclure d'une façon trop catégorique dans le cadre des délits pour le moins inexcusables.

On se demande maintenant qu'elle va être pour l'Espagne la conséquence de cette conférence de Potsdam.

La justice d'un côté et le rayonnement de l'esprit démocratique de l'autre ne montrent qu'un seul horizon : le rétablissement de la légalité républicaine.

Cette légalité, comme toute conception essentielle ne peut être divisée. Son application doit être complète et ne peut pas être partielle.

Pour cela le régime légal doit être souverain, la représentation parlementaire doit être nantie de toute autorité, et les prérogatives du chef de l'Etat, élu de la façon la plus légitime et avec toutes les garanties que comporte cette haute magistrature, respectées et assurées. Le gouvernement devra même être l'expression de la confiance présidentielle et de l'appui sur lequel il peut compter dans la nation.

Pour tout le reste il en est en Espagne comme partout ailleurs. Si on arrive à interpréter d'une façon exacte la volonté nationale, à s'orienter vers les réalités, non seulement propres et du moment, mais qui se manifestent dans les rapports que chaque pays auront entre eux, qu'ils soient producteurs ou consommateurs, et qui constituent l'ensemble de la prospérité et de la civilisation, la tâche est toujours réalisable. Elle peut être, de plus, ardue, mais elle peut produire l'ordre social dans la nation et la coopération indispensable pour assurer la paix dans l'avenir.

C'est le grand et seul désir de l'Espagne. En revendiquant pour elle la justice, elle demande à se ranger, à cette heure historique, parmi les plus consciens du sens de la démocratie.

L'ER.

L'ESPAGNE REPUBLICAINE nation alliée

La Conférence de San Francisco a montré, quelquefois avec timidité, son hostilité générale envers Franco. Il ne pouvait être autrement, car le grotesque dictateur avait affiché ses sympathies pour les Etats totalitaires qu'on ne la tient pas pour alliée?

C'est encore grâce à l'Espagne que les alliés ont pu connaître les progrès accomplis par le maître militaire germano-italien et ont pu ainsi rendre moins efficace son utilisation dans la guerre mondiale. Si la démocratie avait triomphé en Espagne, ce pays aurait pu apporter une aide très appréciable dans la guerre qui suivit. Vaincue, elle a toujours été pour les alliés un sujet de méfiance et de préoccupation, voire même une menace.

Cependant, malgré la politique de non-intervention, malgré le traitement qui leur a été réservé dans les camps de concentration, les Espagnols ont, dans cette guerre, arrosé presque toutes les terres d'Europe et une partie de l'Afrique de leur sang généreux. Présents presque partout, de la Norvège au Tchad et de l'Angleterre à la Russie, c'est dans l'armée française que cette participation a été le plus massive.

Si l'on donnait des chiffres depuis que le premier noyau de l'armée de Gaulle a été constitué à Londres jusqu'aux dernières batailles d'Allemagne en passant par l'Afrique, l'Italie et les « maquis » de l'intérieur, le monde serait étonné.

Qui a été l'un des pays qui ont payé le plus lourd tribut de cette guerre, à un plan inférieur à celui qui occupait certains pays qui ont ouvert les hostilités sans aucun risque, quelques jours seulement avant leur fin?

S'il en est ainsi, on pourra penser qu'on ne luttait pas en réalité contre le fascisme, mais uniquement contre la force expansive de l'Allemagne en ce qu'elle avait de dangereux pour les intérêts des grandes puissances, et donc que cette guerre avait un caractère impérialiste comme les autres.

Victor SANS.

FRANCO au service du capitalisme

Seule, en Europe, avec son toujours le maître de l'Espagne. Nous sommes donc en droit de penser qu'il existe d'autres raisons que celles que l'on avoue pour expliquer l'attitude de l'Amérique et de la Grande-Bretagne.

On a souvent parlé de la colonisation économique de l'Espagne, par le capital anglo-saxon et l'on a cité des faits : maintenue sur une partie des chemins de fer et sur certaines sociétés, en particulier les compagnies d'assurances et les banques, contrôle des sources de matières premières, et notamment des mines, etc...

Il n'est pas doux qu'il eût suffi que les Etats-Unis et l'Angleterre rompent leurs relations avec le caudillo et que ces deux pays appuient leur démarche diplomatique d'une pression économique et financière, pour que la dictature de la Phalange ne puisse longtemps se maintenir. La réserve observée par les deux grandes puissances anglaises, Washington et Londres, a été de l'ordre d'un million de dollars.

Les hommes d'affaires de Wall-Street et de la City, dont on connaît l'influence sur le gouvernement fédéral et sur celui de M. Churchill n'ont aucun intérêt à modifier, en Espagne, les maintes reprises ; il s'agit, tout de même, que leur est favorable. Franco leur vend son pays ; on le paie en ne se secouant pas trop son trône et en n'exigeant de lui que des concessions platoniques, mais qui n'entendent pas son pouvoir absolu.

Par contre, si un régime démocratique s'établissait dans la péninsule, il est sûr que le plan des engagements qui seront tenus, espérons-le.

**LA VIE ÉCONOMIQUE
RÉNOVATION**

Le Sénat américain a ratifié la charte des Nations Unies.

Ainsi se trouve abandonné par les Etats-Unis, l'isolationnisme qui restait le seul obstacle pouvant empêcher la cohésion complète du monde civilisé.

Ainsi se trouve assurée, après la victoire d'hier, la sécurité de demain.

Les peuples libres peuvent désormais sous l'arc-en-ciel de la paix, préparer et régler leur destin.

Espagnols, Français, Latin, quel sera le nôtre?

Celui que nous pourrons, que nous voudrons, que nous sauverons nous faire.

La France, dans un sursaut glorieux de sa résistance, a souléve la pierre du sépulcre et renait à la vie.

l'Espagne fait le « mea culpa » des fautes que le fascisme lui a fait commettre, par le châtiment des coupables prépare sa rédemption.

Et l'Espagne ? l'Espagne qui fut la première victime de la criminelle entreprise de domination de l'Europe va-t-elle, la dernière et la seule parmi les nations victimes de l'agression, rester liée au sort du bûcheron, ou vivre recluse dans le triste cachot où la guerre civile l'a reléguée ?

Ni lui ni l'autre, si ses fils savent agir pour la sauver.

« L'Espagne Républicaine » sonne le réveil de leur âme vainante, non pas pour les lancer à la conquête d'un monde nouveau, mais pour les consacrer à la renaissance de la Patrie. Se reconstruire elle-même, telle est la grande et noble mission que l'Espagne doit accomplir, si elle veut rétablir ses forces, reconstruire sa puissance, relever sa grandeur.

Elle le doit à son passé, où elle fut si forte parmi les forts, si grande parmi les grands !

Elle le peut, non pas par l'esprit de domination qui lui a fait tant de mal, mais par la vertu de l'Union, que les passions partisanes ont fait perdre chez elle comme en France, et qui seuls par son rétablissement, peut rendre aux Français et aux Espagnols, leur patrie grande, puissante et forte, comme ils l'ont connue aux jours les plus glorieux de leur noble histoire.

L'Union entre les Espagnols chez eux et entre les Français, chez eux d'abord, puis son prolongement dans l'entente entre les deux nations, et par la concorde enfin établie entre toutes les nations unies, voilà le salut pour les hommes qui l'auront compris à temps, pour les peuples qui l'auront voulu.

Espagnols et Français, sachons échapper à l'esprit de domination en attisant les discords, qui ne conduit qu'à la servitude.

Il nous suffirait de regarder autour de nous et au-dessus de nous pour nous rendre compte de l'erreur formidable que nous avons commise en rompant notre union.

Chez nous des ruines. Chez les grands, qui ne sont grands que parce qu'ils sont uns : bien-être et liberté.

N'est-il pas édifiant que ces grands soient justement ceux qui s'appellent : les Etats-Unis d'Amérique dont la puissance vient de contribuer si largement à la victoire sur les forces du mal, et l'Union des Républiques Soviétiques plus jeune, mais qui, après l'écrasante surprise du début ont pu se redresser si vite et si complètement, que les forces accumulées de l'agresseur ont été non seulement repoussées, mais anéanties.

Le secret de cette irrésistible puissance, n'est-ce pas l'Union, qui leur a permis de briser l'esprit de domination chez l'adversaire et de le domestiquer chez eux, non plus pour conquérir les êtres, mais pour assurer les choses et par l'organisation, la science, la technique maîtriser la matière et la discipliner au service des hommes.

C'est la matière, ou plutôt les matières premières qu'il faut conquérir par la puissance, et non pas les masses humaines.

Les matières premières : produits alimentaires, produits nécessaires à l'industrie, indispensables pour assurer l'existence de ces masses humaines, permettent d'assurer la vie du groupe humain qui compose la nation à ceux qui les possèdent et ont la sagesse de les mettre en valeur.

C'est cela qui explique l'élan irrésistible de chaque nation, qui la pousse à s'étendre de plus en plus dans des espaces toujours plus grands, pour atteindre le plus grand nombre et la plus grande quantité de ces matières vitales.

Mais ceux qui ont essayé ou essaieront d'obtenir la libre disposition de cette extension des espaces vitaux par la force, ont toujours échoué et échoueront toujours ; exemple : l'Allemagne.

C'est cela dont l'« Espagne Républicaine » voudrait tenter de persuader le peuple Espagnol et le peuple Français.

C'est cette haute sagesse, économique qu'elle veut essayer de les pénétrer, dans la série d'articles qu'elle commence aujourd'hui et qu'elle poursuivra régulièrement, en vue de préparer et d'assurer la réussite du plan qu'elle s'est tracé, pour contribuer par tous les moyens et de toutes ses forces, à la renaissance de la Patrie Espagnole et de la Patrie Française et pour former par leur cordial accord, un premier et solide noyau d'une Fédération économique des Peuples latins.

« L'Espagne Républicaine » a conçu l'orgueilleux dessein de démontrer aux uns et aux autres, qu'il ne leur manque rien de ce qui a suffi à assurer le succès des peuples les plus grands ; qu'il leur suffit d'abandonner leurs divisions politiques et de consoler leurs efforts continus, aux entreprises économiques les plus hardies, pour assurer la prospérité.

Tant de choses sont à rebâtir chez les Espagnols comme chez les Français, que les hommes de cœur et de bonne volonté, n'ont plus, doivent plus avoir qu'une pensée, qu'un désir : faire la chaîne pour conjurer les sinistres, pour réparer les désastres.

« L'Espagne Républicaine » vous convie à concilier vos opinions et vos tendances, à les accorder par le respect mutuel de la dignité humaine, à les confondre dans une volonté commune s'exprimant souverainement par la République.

Vous vous apercevez alors, que jusque-là, vos divisions n'ont servi que les intentions criminelles de ceux qui voulaient vous affaiblir par la force ou par la ruse, afin de pouvoir vous déposséder plus facilement, des précieuses ressources que vous auriez dû conserver et développer.

Ces ressources vitales, l'Espagne et la France les possèdent aussi largement que toute autre nation ; nous les démontrons sans peine. Leur climat, leur territoire, leur sol, leur offrent les richesses agricoles, minérales et industrielles capables d'assurer la plus large partie de leurs besoins essentiels, et de fournir les moyens d'échange pour ce qui leur manque.

La preuve de l'importance considérable de ces richesses, nous la trouvons dans les convoitises qu'elles ont suscitées, surtout de la part du Reich.

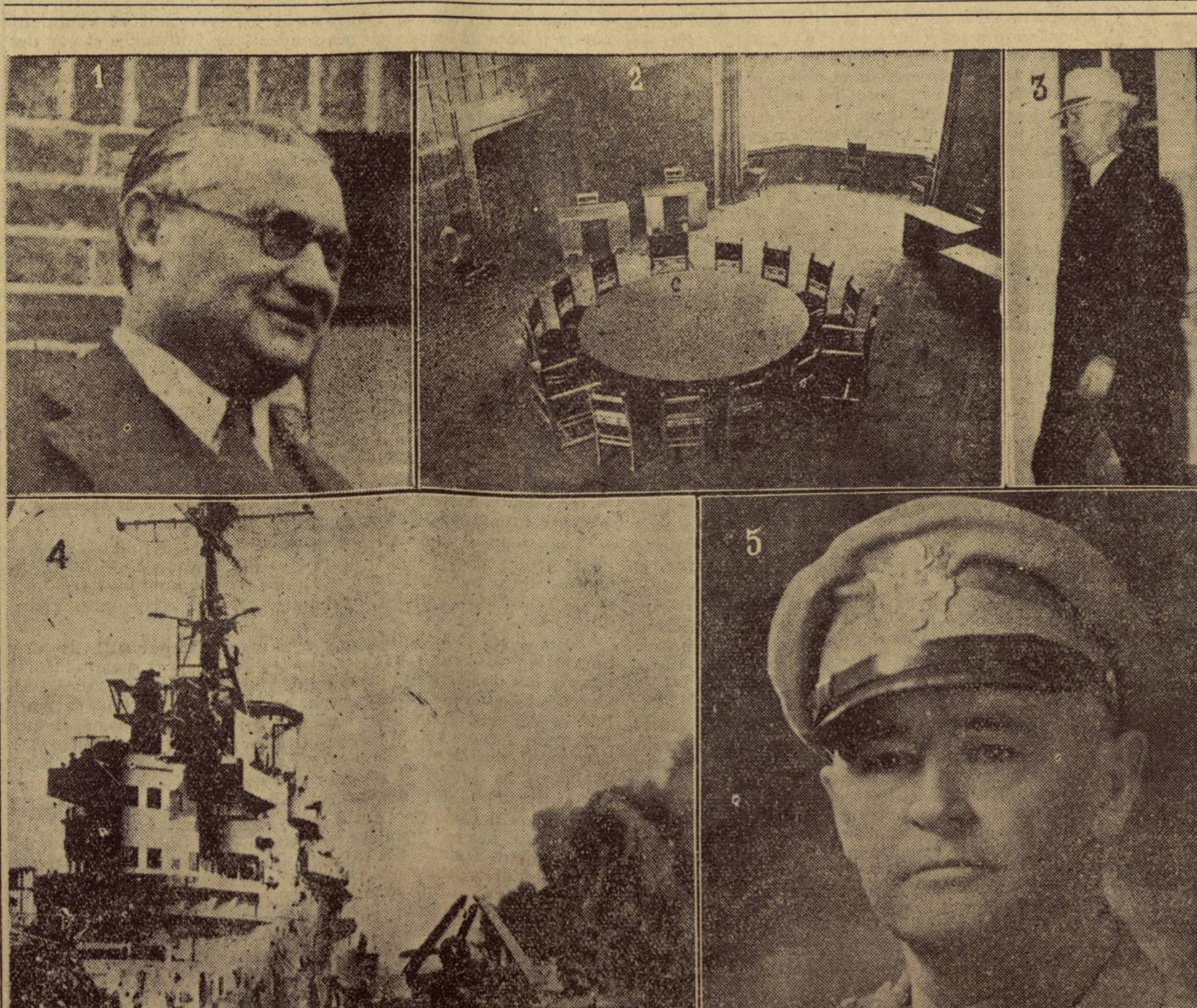
Ces convoitises pour se satisfaire avaient besoin de nos divisions, que l'on entretenait habilement chez nous, par la phalange d'un côté par la cagoule de l'autre.

Ces convoitises arrivaient à obtenir en nous déposséder, des résultats sensibles et substantiels. L'Allemagne y avait particulièrement réussi en Espagne, ayant et tenant la guerre civile, en s'emparant des concessions de forces hydrauliques, en accaparant les entreprises électriques et les chantiers de constructions navales, en France en se réservant pendant l'occupation la bauxite et la magnésite pour la production des métaux légers que elle entendait monopoliser à son profit.

Tous ces biens réels devront équitablement faire retour à leur incontestable et légitime propriétaire l'Espagne ou la France, quand les nations unies proclameront le Droit et imposeront la Justice.

C'est de tout cela que l'« Espagne Républicaine » voudrait dire dans la rubrique de la vie économique qu'elle ouvre aujourd'hui et qu'elle se promet de continuer dans chaque numéro, en développant avec toutes précisions utiles, les questions sommairement envisagées et soulevées dans le présent article.

L'ER.



1. — M. BEVIN, Ministre des Affaires étrangères dans le Cabinet présidé par le Major ATTLEE.
 2. — A Potsdam, autour de cette table ronde les Trois Grands ont réglé pour de longues années le sort du monde et celui de Franco.
 3. — M. James F. BYRNES, nouveau secrétaire d'état aux affaires étrangères d'Angleterre.
 4. — Un avion suicide japonais... avant la bombe atomique, tente d'incendier un porte-avion.
 5. — Le lieutenant général BARNEY Mc GILLES, chef d'état-major de l'air des Etats-Unis.

BUDGET et ADMINISTRATION LE VRAI VISAGE du RÉGIME FRANCO

Qu'est-ce que l'Etat de Franco? Qu'est-ce qu'il y a réellement derrière les écrans de jumée qu'une soi-disant conception nouvelle et à la fois classique de la mission de l'Etat élève aujourd'hui en Espagne à la dignité de doctrine?

On parle, on écrit, on discute. On fait le portrait tranquille du régime Franco. On fait aussi le portrait anti-franquiste. On chante ses louanges à la radio et à la presse, dites espagnoles. La Radio Nacional d'Espagne adresse maintenant à des supposés auditeurs français, anglais, italiens et américains, des émissions truffées de soi-disant faits qui prouvent les réalisations et les bienfaits du régime Franco et de la paix de Franco. Franco parle (?) lui-même et, en parlant ex-cathédra, fait le point sur la doctrine et les buts de son régime. Parfois le petit dictateur a recours au trichement des grandes agences internationales de presse. Parfois il s'adresse à sa Phalange avec l'emphase d'un grand prieur qui haranguerait ses cohortes en les poussant vers la conquête doctrinale du monde. En Espagne et hors d'Espagne on attaque aussi ce régime, héritage des fantômes qui viennent de s'évader en Allemagne et en Italie.

Mais qu'est-ce que c'est que l'Etat de Franco? Est-il totalitaire? Empire acheminé vers Dieu? Démocratie organique? Conception et organisation catholiques de la société humaine? Voici une anthologie des définitions franquistes, entre 1939 et 1945, alignées suivant la montée, la descente et l'affondrement de l'Allemagne et de l'Italie. Matière à discussion, certes, et nous y reviendrons. Mais hors des mots, que cache cette façade mal blanchie par l'emphase et les définitions changeantes?

Il n'est pas de procédé meilleur pour mettre en relief la politique d'un régime et la situation d'un pays — écritait récemment le journal parisien « Monde », — que l'étude de son budget. Cette étude permet de chiffrer et par conséquent de donner leur valeur relative à chacun des aspects de sa politique, sur la base de données concrètes, échappant à la discussion. On peut poloquer toujours sur les intentions et les buts d'un Etat traversé avec le masque d'une doctrine. La discussion s'arrête et la vérité s'impose aussitôt que les chiffres de son budget arrachent le masque et mettent à nu ses intentions et buts réels. On connaît à fond un Etat, ses réalisations, ses possibilités, le bonheur ou le malheur qu'il apporte au peuple qu'il dirige et administre, en faisant le point sur l'application qu'il donne à l'argent qu'il préleve sur l'économie du pays, et en comparant ce qu'il dépense au service du peuple (éducation nationale, travaux publics, agriculture, industrie) et ce qu'il gaspille pour tenir debout à son propre service.

Voici donc, sans commentaire, ce qu'est l'Etat de Franco : Son total budgétaire se chiffre à 10.359.632.551 pesetas. C'est lourd, très lourd, pour la maigre économie espagnole. Mais aussi quelques avantages pour le peuple!.. Les 38 % de ce total budgétaire sont absorbés directement par les dépenses d'ordre militaire, suivant ce cadre :

Budget de la guerre, de la marine et de l'air	2.763.700.000
Défense passive	1.491.500
Etat-major de l'armée	1.935.000
Maroc	490.000.000
Obligations à éteindre (guerre, marine, etc.)	197.546.980
Mont-de-Piété militaire	393.700.000
Total	3.350.381.450

Mais ce prélèvement de presque 4 milliards destiné directement aux dépenses militaires ne comble pas la mesure. Il y a encore un budget extraordinaire de 1.303 millions destiné aussi aux dépenses des ministères de la guerre, de la marine et de l'air. Et on arrive ainsi au chiffre de 5.154 millions.

Les dépenses militaires de l'Etat Franco absorbent donc, l'équivalent de LA MOITIE du total budgétaire ordinaire. Quelques avantages pour le peuple!..

Et encore!.. Il y a encore, au budget de l'Etat Franco, 755 millions de pesetas pour la garde civile et la sûreté, 170 millions pour le budget des prisons (éloquent témoignage : quatre fois le chiffre consacré à ce chapitre dans le budget de 1935). Et 41 millions de pesetas (!) pour la dotation en automobiles des ministères civils, en excluant les véhicules destinés au service des militaires.

Qu'on ne s'étonne pas. 41 millions sont destinés par l'Etat Franco à l'expansion automobile des jerarquias de la Phalange. Mais, cela ne veut pas dire que l'Etat Franco oublie la culture espagnole : il dépense 33 millions (8 de moins) pour les 12 universités qui compte au total l'Espagne. Il n'oublie pas non plus ses professeurs. Les dépenses du personnel de ce parc automobile s'élèvent à 11 millions de pesetas, mais l'Etat de Franco dépense quand même pour le personnel universitaire 10 millions.

Un professeur d'université de première classe a un traitement de 25.000 pesetas par an. Un phalangiste chef de n'importe quel syndicat phalangiste en percvoit 50.000. Mais qu'en comprendra pas cette prédition de l'Etat Franco? Comment voulez-vous que la Phalange abandonne et son pouvoir et son syndicalisme?

Le président du Tribunal suprême de Justice a un traitement de 45.000 pesetas. Un directeur de journal — tous nommés en Espagne par la Phalange — touche 60.000. Comment voulez-vous que la Phalange abandonne sa presse?

Pour l'acquisition de livres dans toutes les bibliothèques d'Espagne, la Nationale, comprise, l'Etat Franco donne un million de pesetas. Pour les sports, les chœurs et les danses de la Phalange féminine, 2 millions. On danse, on chante, on saute, à la Phalange exactement le double qu'on lit dans toutes les bibliothèques de l'Espagne franquiste.

Mais revenons aux grandes lignes du budget.

755 millions seulement pour les différentes polices, et 170 millions pour les prisons. Le total fait 925 millions. Par contre, 780 millions sont destinés aux travaux publics, et 86 à l'agriculture. Le total fait 846 millions. Pourquoi pas? Cette distribution des ressources de l'Etat, malgré qu'elle puisse paraître non équitable, ne manque pas de logique... franquiste. Elle prouve simplement que sous le régime Franco (le plus aimé du peuple qu'il y ait jamais eu en Espagne, au dire du général Franco lui-même) les espagnols auront des routes, des ports, des barrages, des canaux, des chemins de fer et des solutions pour leurs problèmes agricoles (l'Espagne est un pays essentiellement agricole) dans la même mesure qu'ils auront des gendarmeries, des policiers et des gendarmes. Mais, comment l'administration franquiste pourrait faire des travaux publics, parler de sa préoccupation pour l'agriculture, et avoir à son service les voitures de son parc qui coûtent 41 millions, si elle n'était pas si bien gardée contre l'amour du peuple par ses 925 millions de pesetas en gendarmeries, policiers et prisons?

Et l'éducation nationale? Exactement 512 millions : les 5 % d'un budget dont les dépenses militaires absorbent la moitié.

Voilà ce qu'il y a, en pleine nudité des chiffres et hors toute matière à polémique, derrière la façade mal blanche de l'Etat de Franco, démocratie organique ou Empire acheminé vers Dieu.

JUAN DE AGUIRRE.



ELECTIONS DÉMOCRATIQUES EN ESPAGNE

LE PHALANGISTE : En voici un autre qui a cru à cette histoire d'élections démocratiques.

UNE CRÉATION de MaríRaf

Le ROUGE qui permet toutes les... AUDACES



Le témoignage espagnol

LES SEPT COUPES DE LA COLERE DU DIEU ALLEMAND

VI

La caravane fantastique

Maintenant le voyage du train fantôme se faisait à bord : de Bordeaux à Compiegne, en passant par... Toulouse. Mêmes avatars : arrêts prolongés sur la voie, manque de ravitaillement, épisode de l'aviation alliée, soif, douleur, mort et espoir... Sauf qu'en arrivant à Montauban, des déportés commencèrent à prendre la fuite. Le premier était un Espagnol, marchot comme Cervantes et comme lui éprix d'aventure et de liberté. Il sorta de la fenêtre, en pleine marche. Les S. S. firent feu, mais sans résultat. D'autres suivirent l'exemple, sans se soucier de la mort, et bientôt les déportés levèrent le plancher des wagons et les fuites se multiplièrent... La fusillade grondait, avec sa voix étrange et menaçante, que rien n'empêchait.

On traversa Valence (où la fille d'un cheminot annonça aux déportés la libération de Paris), Lyon, Dijon, Deux gares après, l'colonel de la Werhmacht amonça qu'il avait besoin du matériel du train. Ce fut l'occasion d'un véritable combat entre Werhmacht et Gestapo. La Gestapo, l'emporta.

En sortant de la gare, il y eut une fusillade intense.

Les cheminots apprirent le débarquement de la Méditerranée et les encouragèrent.

C'est à Remoulins, ainsi, que mourut de faim... un banquier de Bordeaux. Etrange époque où les capitalistes suivaient le même sort que les prolétaires!

Il avait eu le courage de déclarer la grève de la faim à la Gandhi, en signe de protestation. Les Allemands en constataient qu'il était d'extrême prostration, suggérèrent aux médecins déportés de le supprimer au moyen d'une piqûre, mais les médecins si refusèrent. On lisait la rancune dans les yeux des S. S. qui voulaient dire : « Vous verrez quand nous arriverons... »

« Vous n'y arriverez jamais, disaient pour nous encourager les cheminots, car le maquis travail et la voie est coupée par tout. »

Il fallut traverser à pied le port sur le Rhône, en Avignon.

Ce fut une caravane fantastique. Les déportés devaient porter sur les épaulles les bagages des S. S. et marcher régulièrement encadrés. A celui qui s'arrêtait, les S. S. appliquaient la loi allemande de guerre : un coup de feu dans la tête. La caravane s'amenuisait en laissant sur son chemin des cadavres, quoique, avec pitié et une solidarité infatigables, les déportés moins fatigués n'hésitaient pas à charger sur le dos de camarade qui était incapable de suivre. Leurs pieds étaient ensanglantés ; ils suavaient sous un soleil de plomb et ils avaient soif, soif, soif. En arrivant à un ruisseau, la caravane fantastique, obéissant à un instint animal, se déroba et tout le monde se d'une forteresse. Sur la porte, il y avait une horloge, l'horlo-

ge qui devait marquer l'heure ultime pour beaucoup d'internautes. Le nombre de déportés enfermés à Dachau peut se chiffrer à 50.000. Quand les Américains y entrèrent, ils débordèrent 25.000 cadavres... Ça devait nous suffire, mais il faudrait encore savoir comment ils sont morts.

Sur la porte de ce bagnage il manquait seulement le célebre « Lasciatogna spetranza », dessus du mur, des fleurs, des fleurs... comme dans un cimetière.

La côte était des reclus, des camarades d'infortune qui, par un étrange phénomène, ont l'âme humaine, gonflée de peur comme dans la nature, allient à commander les déportés, avec un caractère qui est toujours de fer. C'étaient les tristes valets par force qui faisaient subir aux autres les coups et les privations auxquels ils voulaient se soustraire eux-mêmes. Ils obéissaient ainsi à la peur animale qui les tenaillaient et ils ont droit plutôt au mépris qu'à la haine.

La cargaison du train fantôme dormit, enfin, avec de l'espace, à la belle étoile, dans la cour où l'on faisait l'appel, ayant du sable pour matelas, et quelques seaux pour faire les besoins. Presque du luxe comparé aux wagons de 8-40. D'ailleurs la chaleur n'était plus suffocante. Au cours de la nuit le givre tombait tellement qu'il faisait froid. Les corps se serreraient les uns contre les autres.

Le lendemain, après un quart de café ersatz, chaud, mais sans sucre et sans pain, les surveillants firent une fiche de contrôle. Ensuite, complètement nus, les déportés furent conduits aux douches. En sortant, ils furent habillés avec les dépouilles des morts : une veste toujours grande ou petiote, une paire de pantalons déchirés et salis... Tous les souvenirs chers avaient disparu, même ces petits portraits de famille, d'une mère, d'un fils, d'une femme aimée, qu'on tient à garder malgré tout et en toute circonstance. Le lien avec le passé était rompu. Par la suite, les déportés n'étaient qu'un numéro, plus exactement, un morceau de matière destinée au four crématoire, à la chambre à gaz, dès qu'il aurait la moindre défaillance.

Et même sans la moindre défaillance... Il suffisait que l'internement portât une denture en or,

mais avant même que les trois jours soient écoulés, on finit par s'installer... Puisqu'ils devaient y séjourner au moins quarante jours...

Tandis qu'ils se renseignaient quelqu'un leur glissa à l'oreille : « Faîtes attention aux douches... »

La chambre à gaz était camouflée en salle de douches... Souvent on appelait des internés.

L'appel était quelque chose de tragique. On ne savait jamais pourquoi on était appellé... Pas pour une visite de famille, bien sûr. L'appel avait toujours un sens péjoratif.

ce métal aussi méprisé à haute voix par l'économie allemande que convoitait à voix basse par la clique hitlérienne. On prenait soigneusement note de la denture, et un jour leur possesseur disparaissait mystérieusement... Le four crématoire gardait bien son secret.

Les déportés de toutes les nationalités recevaient à Dachau des colis de la Croix-Rouge, sauf les Russes et les Espagnols. Mais les Espagnols furent récompensés par l'aide morale et matérielle que les autres Espagnols, les anciens de Dachau, employés aux cuisines, leur apportaient. Ceux-là avaient dans le camp plus que ça : le fond de leur poche.

Le 13 septembre c'était déjà pour les Espagnols une date célèbre : celle du « pronunciamiento » du général Primo de Rivera. Ils allaient en joindre une autre à ce souvenir de l'histoïte de leur patrie. On les appela, on les rassembla dans la cour, on les fit mettre complètement nus... visiter médicale. U. médecin polonais, qui avait été en Espagne, les avertit : « N'alliez aucune maladie. C'est dangereux. » Oui, ça pouvait être le chemin des « douches ». Tout le monde fut examiné par les médecins déportés. Mais les Allemands se méfiaient et, l'après-midi, il y eut une nouvelle visite médicale, mais dans les bureaux des officiers, et les médecins assuraient qu'ils n'avaient pas de maladie contagieuse. C'étaient de longues journées d'attente, où chacun se demandait : « Qu'est-ce que je vais devenir? » De longues journées de famine aussi, où l'on n'avait que pain, où l'on arrivait à se demander si l'homme est né uniquement pour remplir son estomac, et quelle différence il pouvait y avoir entre un homme et une bête.

En attendant, les Espagnols, comme les autres, se renseignaient sur les habitudes du camp et s'installaient comme ils pouvaient. Quant-on à l'habitude des camps de concentration, le premier jour tout le monde pensa la même chose : « Pas la peine de s'installer... » Mais au contraire, il y avait des douches, pas de médecins militaires, pas de repas froids, pas de toilettes, pas de lavabo, pas de toilettes publiques, pas de toilettes privées, pas de toilettes individuelles. Les autres, se renseignaient sur les habitudes du camp et s'installaient comme ils pouvaient. Quant-on à l'habitude des camps de concentration, le premier jour tout le monde pensa la même chose : « Pas la peine de s'installer... » Mais au contraire, il y avait des douches, pas de médecins militaires, pas de repas froids, pas de toilettes publiques, pas de toilettes privées, pas de toilettes individuelles.

Un repas froid leur fut distribué : 300 grammes de pain et 60 grammes de margarine. Pour combien de jours? Ah! Il y eut aussi de l'habillement : chacun reçut une casquette, une paire de gants, une paire de gilets de pluie et une paire de bottes. L'appel fut également annulé. Les déportés furent entourés par de nombreuses forces policières S. S. accompagnées de leurs chiens; et cette caravane se mit à nouveau en route. C'était vers qua-

tre heures de l'après-midi. Le train n'arriva que quatre heures après. Quatre heures sous la pluie, on tremblait de froid. Emin, le train arrivait... Tous dans la train des 8-40. Mais cette fois, il faut l'avouer, les déportés n'étaient pas aussi serrés que lors des précédents voyages. On ne fit rentrer dans chaque wagon que 50 hommes... et 2 soldats allemands, prudents à l'extrême. Le train se mit en route et les déportés parcoururent une terre inconnue, où l'on ne remarquait aucun trace de guerre, aucun dégât, aucune ruine. La voie était absolument transitable. Tout était normal et d'un vert automnal. Sany s'y attendre, les déportés regarderent, et c'était pour eux un véritable régal des yeux, un grand fleuve : c'était le beau Danube bleu de la valse.

A Linz, le fantôme de la guerre se fit à nouveau remarquer.

La gare était presque démolie, et on voyait les ruines causées par l'aviation un peu partout. Plus loin, le train s'arrêta. À la gare, les déportés purent lire un nom alors sans aucun sens pour eux : « Mathausen ». Ils furent débarqués. À la gare il y avait des femmes, des enfants, des veillards qui regardaient les malheureux avec un mépris qui ne prenait même pas la peine de se cacher. Une jeune fille allemande, blonde, grosse, impeccablement habillée en uniforme bleu de cheminot, avec une casquette rouge, passa devant les déportés avec son déguisement. Ces citaines, qui rappelaient aux Espagnols le son de leur cœur de Sacromonte, s'approchèrent des déportés, leur sourire et leur regard étaient avec sympathie et pitié et leur distribuèrent du pain... Ali le bonheur! le monde n'était pas de tout fini. Quelle part, il y avait encore des sentiments, des coeurs.

A. FERNANDEZ ESCOBES.

Lire le commencement dans les numéros 5 et 6, et la fin dans le numéro 9.

En Allemagne quand même

On traversa Valence (où la fille d'un cheminot annonça aux déportés la libération de Paris), Lyon, Dijon, Deux gares après, l'colonel de la Werhmacht amonça qu'il avait besoin du matériel du train. Ce fut l'occasion d'un véritable combat entre Werhmacht et Gestapo. La Gestapo, l'emporta.

En sortant de la gare, il y eut une fusillade intense. Les cheminots apprirent le débarquement de la Méditerranée et les encouragèrent.

C'est à Remoulins, ainsi, que mourut de faim... un banquier de Bordeaux. Etrange époque où les capitalistes suivaient le même sort que les prolétaires!

UN SONGE

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain,
Je ne te nourris plus; gratte la terre et tème. »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même. »
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

Et, seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je trainais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvrirai les yeux, doutant si l'aube était réelle.
De hards compagnons siffaient sur leur échelle,
Les métiers bordonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur, et qu'au monde où nous sommes
Et, depuis ce jour-là, je les ai tous aimés.

LE VASE BRISE

Le vase où meurt cette verveuse
D'un coup d'éventail fut fêlé,
Le coup d'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte;
Le sœu des fleurs s'est épousé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touche pas, il est brisé!..

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit!
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour pérît!

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde...
Il est brisé!.. N'y touche pas!..

Sully PRUDHOMME.

POETAS DE ESPAÑA

ES LA HORA DEL ALBA

Es la hora del alba. Una sombra camina por el llano
cabalgando el rociño Clavileño;
es la palida sombra de Alfonso de Quijano,
que sale a la aventura y al ensueño.

Y un galope sonoro
redobla sobre el llano bajo los cascós de oro.

Ya no es el Caballero de la Triste Figura,

razona, como un cuervo su locura

y una insula promete a Sancho Panza.

El de hoy es todo alma, y va desnudo

sin armas que velar en el mesón.

Y lleva, por escudo

su intrípido y ardiente corazón.

Vuelto el rostro hacia Potsdam, este loco de antaño

habla cuerdas razones con un acento extraño.

Y es la sonora voz del bueno de Quijano
late el alma indomable de la raza,
rosionando en el llano.

— Oh, poderoso de la tierra!

forjadores de imperios, dictadores, y reyes,

que edifican la paz con artides de guerra;

Sabed que España existe. No han de dictar sus leyes

ni sajones ni esclavos

España es una raza y no un pueblo de esclavos!

Aun ruge el león ibérico

que consta el castellano y viejo Romancero

— su espada victoriosa no hace falta en la lid —

sino en la humilde lira de Fray Luis de León, en la gitanía de Federico, y en

la de Antonio Machado y el divino Rubén,

que llegó por el mar de Cristóbal Colón.

Y en la de Garcilaso, Góngora y Calderón.

Detrás el buen manchego de su rocio el paso,

habló con queda voz, y su inquieta mirada

abarcó el campo raso.

La parda piel de Iberia bajo el sol abrasada!

— Que tu arado fecunde, labrador,

como pedis don Julio Senador.

Riega con tu sudor

esta tierra sedienta del páramo de España,

y haz brotar la semilla

de su seca entraña.

Que su bendito fruto sea

para el que el yerno labra;

de él surgirá mañana la palabra

que es tuz y concreción, fecundidad e idea.

Y vosotros, la prole de Cain y Judas Iscariote,

de Tartufe y Loyola,

que sois pés y azote

de la raza latina y española,

silencio... Inclinaos, y escuchad

el retorno de un pueblo que ama la Libertad.

Así habló Don Quijote

por Castilla y España.

Y su voz se hizo eco, del mar a la montaña.

Mateo SANTOS.
(Del libro de poemas del exilio, próximo a publicarse,
« PASIÓN DE ESPAÑA ».)

L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE

Bureaux : 15, allées Jean-Jaurès

DIRECTEUR : Ricardo GASSET — GÉRANT : Dr. A. BOYA

HISTOIRE d'un CONSCRIT de 1813

Je montai donc l'escalier. En passant, j'aperçus, par une porte ouverte, deux hommes en culotte, nus jusqu'à la ceinture, qui brassaient la pâte devant deux pétrels. J'étais chez un boulanger, et voilà pourquoi cette vieille ne dormait pas encore, ayant sans doute aussi de l'ouvrage. Elle avait un bonnet à rubans noirs, les bras nus jusqu'aux coudes, une grosse jupe de laine bleue soutenue par des bretelles, et semblait triste. En haut, elle me conduisit dans une chambre assez grande, avec un bon fourneau de faïence et un lit au fond.

« Vous arrivez tard, me dit cette femme.

— Oui, nous avons marché tout le jour, lui répondis-je sans presque pouvoir parler; je tombe de faim et de fatigue. »

Alors, elle me regarda, et je l'entendis qui disait:

« Pauvre enfant! pauvre enfant! »

Puis elle me fit asseoir près du fourneau et me demanda :

« Vous avez mal aux pieds? — Oui, depuis trois jours.

— Eh bien! ôtez vos souliers, fit-elle, et mettez ces sabots.

Je reviens. »

Elle laissa sa chandelle sur la table et redescendit. J'ôtai mon sac et mes souliers; j'a-

vais des ampoules, et je pensais : « Mon Dieu... mon Dieu... peut-on souffrir autant? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux être mort? »

Cette idée m'était venue cent fois en route; mais alors, auprès de ce bon feu, je me sentais si las, si malheureux, que j'aurais voulu m'endormir pour toujours, malgré Catherine, malgré la tante Grédel. M. Goulin et tous ceux qui me souhaitaient du bien. Qui me trouvaient trop miserable.

Tandis que je songeais à ces choses, la porte s'ouvrit, et un homme grand, fort, la tête déjà grise, entra. C'était un de ceux que j'avais vu travailler en bas. Il avait mis une chemise, et tenait dans ses mains une cruche et deux verres.

« Bonne nuit! » dit-il, en me regardant d'un air grave.

Je penchai la tête. La vieille entra derrière cet homme; elle portait un cuveau de bois, et le posant à terre, près de ma chaise :

« Prenez un bain de pieds, mon enfant, cela vous fera du bien. »

En voyant cela, je fus attristé, et je pensai : « Il y a pourtant de braves gens sur la terre! J'ötai mes bas. Comme les ampoules étaient ou

vertes, elles saignaient, et la bonne vieille répéta :

« Pauvre enfant! pauvre enfant! »

L'homme me dit :

« De quel pays êtes-vous? — De Phalsbourg, en Lorraine. — Ah! bon! fit-il. Puis, au bout d'un instant, il dit à sa femme :

« Va donc chercher une de nos galettes; ce jeune homme prendra un verre de vin, et nous le laisserons ensuite dormir en paix, car il a besoin de repos. »

Il poussa la table devant moi, de sorte que j'avais les pieds dans la baignoire, ce que me faisait du bien, et que j'étais devant la cruche. Il empêlit ensuite nos verres d'un bon vin blanc, en me disant :

« À votre santé! »

La mère était sortie. Elle revint avec une grande galette encore chaude, et toute couverte de beurre frais à moitié fondu. C'est alors que je sentis combien j'avais faim; je me trouvai presque mal. Il paraît que ces bonnes gens le virerent, car la femme me dit :

« Avant de manger, mon enfant, il faut sortir vos pieds de l'eau! »

Elle se baissa et m'esuya les pieds avec son tablier, ayant que j'eusse compris qu'elle voulait faire.

Alors je m'écriai : « Mon Dieu, madame, vous me traitez comme votre enfant! »

En voyant cela, je fus attristé, et je pensai : « Il y a pourtant de braves gens sur la terre! J'ötai mes bas. Comme les ampoules étaient ou

vertes, elles saignaient, et la bonne vieille répéta :

« Nous avons un fils à l'armée! »

J'entendis que sa voix tremblait en disant ces mots, et mon cœur se mit à sangloter intérieurement ; je songeai à Catherine, à la tante Grédel, et je ne pouvais rien répondre.

« Mangez et buvez z, moi à l'heure de déjeuner en découplant la galette. Ce que je fis avec un bonheur que je n'avais jamais connu. Tous deux me regardaient gravement. Quant j'eus fini, l'homme se leva :

« Oui, dit-il, nous avons un fils à l'armée; il est parti l'année dernière pour la Russie, et nous n'en avons pas eu de nouvelles... Ces guerres sont terribles! »

Il se parlait à lui-même en disant ces mots, et je sentis mes yeux se fermer.

Tout à coup l'homme dit :

« Allons, bonsoir. »

Il sortit; sa femme le suivit, emportant le cuveau.

« Merci, leur crâne; que Dieu ramène votre fils! »

Puis je me déshabillai, je me couchai et je m'endormis profondément.

IX

Le lendemain, je m'éveillai vers huit heures. Un trompette sonnait le rappel au coin de la Capuzigner Strasse ; tout s'agitait : on entendait passer

des chevaux, des voitures et des gens. Mes pieds me faisaient encore un peu mal, mais ce n'était rien en comparaison des autres jours ; quand je crus me débarrasser, il me sembla monter de nouveau.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.

Le matin, je me levai et me mis à déjeuner.

« Je vais faire un tour, » me dis-je.